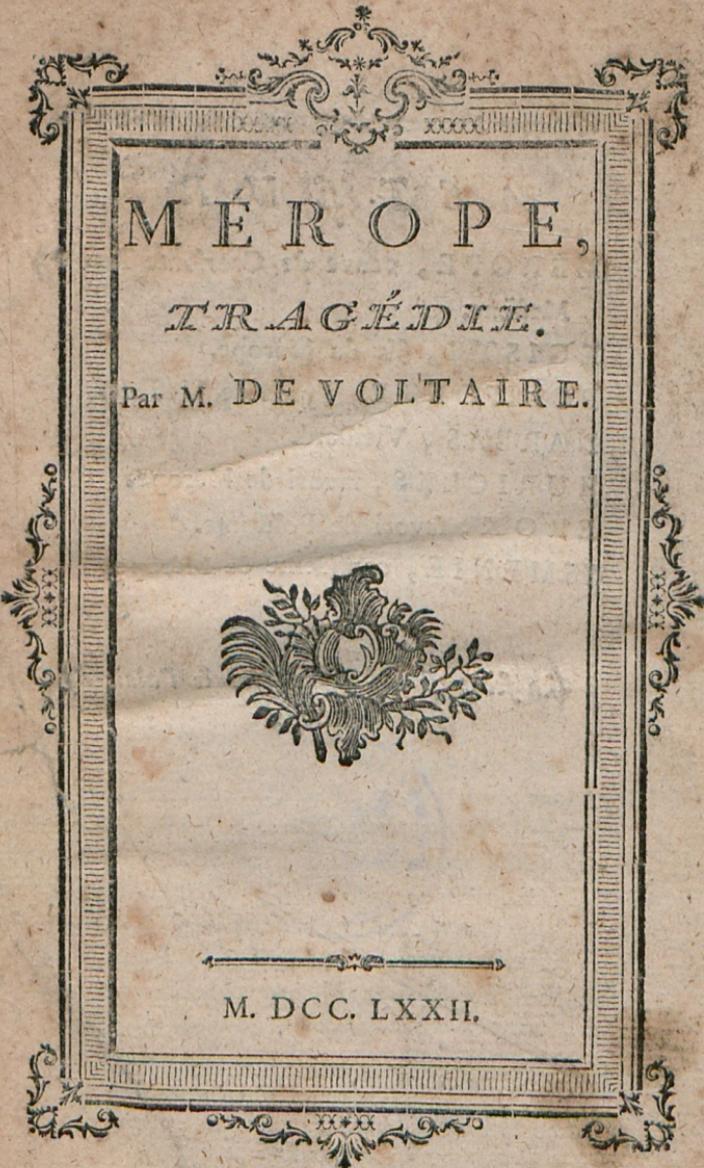




Melene Eller.

1. Merope 1-76
2. Charles IX I-~~XXIV~~ 2 1-72
3. Discours cc 1-47.



MÉROPE,

TRAGÉDIE.

Par M. DE VOLTAIRE.



— — — — —
M. DCC. LXXII.

ACTEURS.

MÉROPE, veuve de Cresfonte Roi de
Messène.

EGISTE, fils de Mérope.

POLIFONTE, Tyran de Messène.

NARBAS, Vieillard.

EURICLES, favori de Mérope.

EROX, favori de Polifonte.

ISMENIE, confidente de Mérope.

*La scène est à Messène dans le Palais de
Mérope.*



1927 9 9484

M É R O P E ,
T R A G É D I E .

A C T E P R E M I E R .

S C E N E P R E M I E R E .

M E R O P E , I S M E N I E .

I S M E N I E .

GRANDE Reine , écarter ces horribles images ;
Goûtez des jours sereins , nés du sein des orages.
Les Dieux nous ont donné la victoire & la paix :
Ainsi que leur courroux ressentent leurs bienfaits.
Messène , après quinze ans de guerres intestines ;
Lève un front moins timide , & fort de ses ruines.
Vos yeux ne verront plus tous ces chefs ennemis ;
Divisés d'intérêts , & pour le crime unis ,
Par les saccagemens , le fang , & le ravage ,
Du meilleur de nos Rois disputer l'héritage.
Nos chefs , nos citoyens , rassemblés sous vos yeux ,
Les organes des loix , les Ministres des Dieux ;
Vont , libres dans leur choix , décerner la couronne.

A ii

Sans doute elle est à vous, si la vertu la donne!
 Vous seule avez sur nous d'irrévocables droits;
 Vous, veuve de Cresfonte, & fille de nos Rois;
 Vous que tant de constance, & quinze ans de misère,
 Font encor plus auguste, & nous rendent plus chère;
 Vous, pour qui tous les cœurs en secret réunis. . .

M E R O P E.

Quoi ! Narbas ne vient point ! Reverrai-je mon fils ?

I S M E N I E.

Vous pouvez l'espérer ; déjà, d'un pas rapide,
 Vos esclaves en foule ont couru dans l'Elide.
 La paix a de l'Elide ouvert tous les chemins.
 Vous avez mis sans doute en de fidèles mains
 Ce dépôt si sacré, l'objet de tant d'alarmes.

M E R O P E.

Me rendez-vous, mon fils, Dieux témoins de mes
 larmes ?

Egiste est-il vivant ? Avez-vous conservé
 Cet enfant malheureux, le seul que j'ai sauvé ?
 Ecartez loin de lui la main de l'homicide.
 C'est votre fils, hélas ! c'est le pur sang d'Alcide.
 Abandonnerez-vous ce reste précieux
 Du plus juste des Rois, & du plus grand des Dieux ;
 L'image de l'époux, dont j'adore la cendre ?

I S M E N I E.

Mais quoi ! cet intérêt & si juste & si tendre,
 De tout autre intérêt peut-il vous détourner ?

M E R O P E.

Je suis mère : & tu peux encor t'en étonner ?

TRAGÉDIE.

ISMENIE.

Du sang dont vous sortez l'auguste caractère
Sera-t-il effacé par cet amour de mère ?
Son enfance était chère à vos yeux éplorés ;
Mais vous avez peu vû ce fils que vous pleurez.

MEROPE.

Mon cœur a vu toujours ce fils que je regrète ;
Ses périls nourrissaient ma tendresse inquiète :
Un si juste intérêt s'accrut avec le temps.
Un mot seul de Narbas , depuis plus de quatre ans ;
Vint dans la solitude où j'étais retenue ,
Porter un nouveau trouble à mon ame éperdue.
Egisté , écrivait-il , mérite un meilleur sort ;
Il est digne de vous & des Dieux dont il sort :
En bute à tous les maux , sa vertu les surmonte :
Espérez tout de lui : mais craignez Polifonte.

ISMENIE.

De Polifonte au moins prévenez les desseins ;
Laissez passer l'Empire en vos augustes mains.

MEROPE.

L'Empire est à mon fils. Périr la marâtre !
Périr le cœur dur de soi-même idolâtre ,
Qui peut goûter en paix dans le suprême rang ,
Le barbare plaisir d'hériter de son sang !
Si je n'ai plus de fils , que m'importe un Empire ?
Que m'importe ce ciel , ce jour que je respire ?
Je dus y renoncer , alors que dans ces lieux
Mon époux fut trahi des mortels & des Dieux.
O perfidie ! ô crime ! ô jour fatal au monde !
O mort toujours présente à ma douleur profonde !

A ij

J'entens encor ces voix, ces lamentables cris,
 Ces cris : » Sauvez le Roi, son épouse & ses fils:
 Je vois ces murs sanglants, ces portes embrasées,
 Sous ces lambris fumants ces femmes écrasées,
 Ces esclaves fuyants le tumulte, l'effroi,
 Les armes, les flambeaux, la mort autour de moi.
 Là, nageant dans son sang & souillé de poussière,
 Tournant encor vers moi sa mourante paupière,
 Cresfonte en expirant me ferra dans ses bras;
 Là, deux fils malheureux, condamnés au trépas;
 Tendres & premiers fruits d'une union si chère,
 Sanglants & renversés sur le sein de leur père,
 A peine soulevaient leurs innocentes mains.
 Hélas ! ils m'imploreraient contre leurs assassins.
 Egiste échappa seul : un Dieu prit sa défense.
 Veille sur lui, grand Dieu, qui sauvas son enfance:
 Qu'il vienne ; que Narbas le ramène à mes yeux,
 Du fond de ses déserts au rang de ses ayeux !
 J'ai supporté quinze ans mes fers & son absence ;
 Qu'il règne au lieu de moi, voilà ma récompense.

 S C E N E I I.

MEROPE, ISMENIE, EURICLES.

M E R O P E.

E H bien ! Narbas ? mon fils ?

E U R I C L E S.

Vous me voyez confus

Tant de pas, tant de soins ont été superflus.

On a couru, Madame, aux rives du Penée;
 Dans les champs d'Olympie, aux murs de Salmonée;
 Narbas est inconnu; le fort dans ces climats
 Dérobe à tous les yeux la trace de ses pas.

M E R O P E.

Hélas! Narbas n'est plus; j'ai tout perdu, sans doute.

I S M E N I E.

Vous croyez tous les maux que votre ame redoute:
 Peut-être sur les bruits de cette heureuse paix,
 Narbas ramène un fils si cher à nos souhaits.

E U R I C L E S.

Peut-être sa tendresse, éclairée & discrète,
 A caché son voyage, ainsi que sa retraite:
 Il veille sur Egiste; il craint ces assassins,
 Qui du Roi votre époux ont tranché les destins;
 De leurs affreux complots il faut tromper la rage:
 Autant que je l'ai pu j'assure son passage;
 Et j'ai sur ces chemins de carnage abreuvés,
 Des yeux toujours ouverts & des bras éprouvés.

M E R O P E.

Dans ta fidélité j'ai mis ma confiance.

E U R I C L E S.

Hélas! que peut pour vous ma triste vigilance?
 On va donner son trône; en vain ma faible voix,
 Du sang qui le fit naître a fait parler les droits.
 L'injustice triomphe, & ce peuple à sa honte,
 Au mépris de nos loix, panche vers Polifonte.

M E R O P E.

Et le fort jusques-là pourrait nous avilir?
 Mon fils dans ses Etats reviendrait pour servir à

A iv

Il verrait son sujet au rang de ses ancêtres ?
 Le sang de Jupiter aurait ici des maîtres ?
 Je n'ai donc plus d'amis ? Le nom de mon époux,
 Insensibles sujets, a donc péri pour vous ?
 Vous avez oublié ses bienfaits & sa gloire ?

E U R I C L E S.

Le nom de votre époux est cher à leur mémoire.
 On regrette Cresfonte, on le pleure, on vous plaint ;
 Mais la force l'emporte, & Polifonte est craint.

M E R O P E.

Ainsi donc par mon peuple en tout temps accablée,
 Je verrai la justice à la brigue immolée,
 Et le vil intérêt, cet arbitre du sort,
 Vend toujours le plus faible aux crimes du plus fort !
 Allons, & rallumons dans ces ames timides
 Ces regrets mal éteints du sang des Héraclides :
 Flattons leur espérance, excitons leur amour.
 Parlez, & de leur maître annoncez le retour.

E U R I C L E S.

Je n'ai que trop parlé ; Polifonte en allarmes ;
 Craint déjà votre fils, & redoute vos larmes,
 La fière ambition, dont il est dévoré,
 Est inquiète, ardente, & n'a rien de sacré.
 S'il chassa les brigands de Pilos & d'Amphrise ;
 S'il a sauvé Messène, il croit l'avoir conquise.
 Il agit pour lui seul, il veut tout asservir ;
 Il touche à la couronne ; & pour mieux la ravir ;
 Il n'est point de rempart que sa main ne renverse,
 De loix qu'il ne corrompe, & de sang qu'il ne verse :
 Ceux dont la main cruelle égorgea votre époux,

TRAGÉDIE.

Peut-être ne font pas plus à craindre pour vous.

MEROPE.

Quoi ! par-tout sous mes pas le fort creuse un abyme !

Je vois autour de moi le danger & le crime !

Polifonte , un sujet de qui les attentats...

EURICLES.

Diffimulez , Madame , il porte ici ses pas.

SCENE III.

MEROPE , POLIFONTE , EROX.

POLIFONTE.

MADAME, il faut enfin que mon cœur se déploie.

Ce bras qui vous servit m'ouvre au trône une voie ;

Et les chefs de l'Etat , tout prêts de prononcer ,

Me font entre nous deux l'honneur de balancer.

Des partis opposés qui désolaient Messènes ,

Qui versaient tant de sang , qui formaient tant de haines ,

Il ne reste aujourd'hui que le vôtre & le mien.

Nous devons l'un à l'autre un mutuel soutien :

Nos ennemis communs , l'amour de la patrie ,

Le devoir , l'intérêt , la raison , tout nous lie :

Tout vous dit qu'un guerrier , vengeur de votre époux ,

S'il aspire à régner , peut aspirer à vous.

Je me connais , Je fais que blanchi sous les armes ,

Ce front triste & sévère a pour vous peu de charmes ;

Je fais que vos appas , encor dans leur printemps ,

Pourraient s'effaroucher de l'hyver de mes ans ;

Mais la raison d'Etat connaît peu ces caprices :
 Et de ce front guerrier les nobles cicatrices
 Ne peuvent se couvrir que du bandeau des Rois;
 Je veux le sceptre & vous pour prix de mes exploits;
 N'en croyez pas, Madame, un orgueil téméraire ;
 Vous êtes de nos Rois & la fille & la mère ;
 Mais l'Etat veut un maître , & vous devez songer
 Que pour garder vos droits il les faut partager.

M E R O P E.

Le ciel qui m'accabla du poids de sa disgrâce ;
 Ne m'a point préparée à ce comble d'audace.
 Sujet de mon époux, vous m'osez proposer
 De trahir sa mémoire, & de vous épouser ?
 Moi, j'irais de mon fils, du seul bien qui me reste ;
 Déchirer avec vous l'héritage funeste ?
 Je mettrais en vos mains sa mère & son Etat,
 Et le bandeau des Rois sur le front d'un Soldat ?

P O L I F O N T E.

Un Soldat tel que moi peut justement prétendre
 A gouverner l'Etat, quand il l'a su défendre.
 Le premier qui fut Roi fut un Soldat heureux.
 Qui sert bien son pays n'a pas besoin d'ayeux.
 Je n'ai plus rien du sang qui m'a donné la vie :
 Ce sang s'est épuisé, versé pour la patrie :
 Ce sang coula pour vous : & malgré vos refus,
 Je crois valoir au moins les Rois que j'ai vaincus.
 Et je n'offre en un mot à votre ame rebelle
 Que la moitié d'un trône où mon parti m'appelle.

M E R O P E.

Un parti ! Vous barbare, au mépris de nos loix !

Est-il d'autre parti que celui de vos Rois ?
Est-ce là cette foi, si pure & si sacrée,
Qu'à mon époux, à moi, votre bouche a jurée ?
La foi que vous devez à ses mânes trahis,
A sa veuve éperdue, à son malheureux fils,
A ces Dieux dont il sort, & dont il tient l'Empire ?

P O L I F O N T E.

Il est encor douteux si votre fils respire.
Mais quand du sein des morts il viendrait en ces lieux,
Redemander son trône à la face des Dieux,
Ne vous y trompez pas, Messène veut un maître
Epruvé par le temps, digne en effet de l'être ;
Un Roi qui la défende, & j'ose me flatter
Que le vengeur du trône a seul droit d'y monter.
Egiste, jeune encor, & sans expérience,
Etalerait en vain l'orgueil de sa naissance ;
N'ayant rien fait pour nous, il n'a rien mérité.
D'un prix bien différent ce trône est acheté.
Le droit de commander n'est plus un avantage,
Transmis par la nature, ainsi qu'un héritage ;
C'est le fruit des travaux & du sang répandu ;
C'est le prix du courage, & je crois qu'il m'est dû.
Souvenez-vous du jour où vous fûtes surprise
Par ces lâches brigands de Pilos & d'Amphrise :
Revoyez votre époux, & vos fils malheureux,
Presque en votre présence assassinés par eux :
Revoyez-moi, Madame, arrêtant leur furie,
Chassant vos ennemis, défendant la patrie :
Voyez ces murs enfin par mon bras délivrés :
Songez que j'ai vengé l'époux que vous pleurez.

Voilà mes droits , Madame , & mon rang & mon titre.
 La valeur fit ces droits : le ciel en est l'arbitre.
 Que votre fils revienne ; il apprendra sous moi ,
 Les leçons de la gloire , & l'art de vivre en Roi ,
 Il verra si mon front soutiendra la couronne.
 Le sang d'Alcide est beau , mais n'a rien qui m'étonne.
 Je recherche un honneur & plus noble & plus grand :
 Je songe à ressembler au Dieu dont il descend :
 En un mot , c'est à moi de défendre la mère ,
 Et de servir au fils & d'exemple & de père.

M E R O P E .

N'affectez point ici des soins si généreux ,
 Et cessez d'insulter à mon fils malheureux.
 Si vous osez marcher sur les traces d'Alcide ,
 Rendez donc l'héritage au fils d'un Héraclide.
 Ce Dieu , dont vous feriez l'injuste successeur ,
 Vengeur de tant d'Etats , n'en fut point ravisseur.
 Imiter sa justice , ainsi que sa vaillance :
 Défendez votre Roi , secourez l'innocence :
 Découvrez , rendez-moi ce fils que j'ai perdu ,
 Et méritez sa mère à force de vertu :
 Dans vos murs relevés rappelez votre maître.
 Alors jusques à vous je descendrais peut-être.
 Je pourrais m'abaïsser , mais je ne peux jamais
 Devenir la complice & le prix des forfaits.



SCENE IV.

POLIFONTE, EROX.

EROX.

SEIGNEUR, attendez-vous que son ame fléchisse ?
Ne pouvez-vous régner qu'au gré de son caprice ?
Vous avez fû du trône applanir le chemin ;
Et pour vous y placer vous attendez sa main ?

POLIFONTE.

Entre ce trône & moi je vois un précipice ;
Il faut que ma fortune y tombe ou le franchisse.
Mérope attend Egiste : & le peuple aujourd'hui ;
Si son fils réparait , peut se tourner vers lui.
En vain , quand j'immolai son père & ses deux frères ,
De ce trône sanglant je m'ouvris les barrières :
En vain , dans ce palais où la sédition
Remplissait tout d'horreur & de confusion ,
Ma fortune a permis qu'un voile heureux & sombre
Couvrit mes attentats du secret de son ombre :
En vain du sang des Rois , dont je suis l'oppresser ,
Les peuples abusés m'ont cru le défenseur.
Nous touchons au moment où mon sort se décide.
S'il reste un rejetton de la race d'Alcide ,
Si ce fils tant pleuré , dans Messène est produit ;
De quinze ans de travaux j'ai perdu tout le fruit.
Croi-moi , ces préjugés de sang & de naissance
Revivront dans les cœurs , y prendront sa défense.

Le souvenir du père, & cent Rois pour ayeux ;
 Cet honneur prétendu d'être issu de nos Dieux ;
 Les cris, le désespoir d'une mère éplorée,
 Détruiront ma puissance encor mal assurée.
 Egiste est l'ennemi dont il faut triompher.
 Jadis dans son berceau je voulus l'étouffer.
 De Narbas à mes yeux l'adroite diligence
 Aux mains qui me servaient arracha son enfance :
 Narbas, depuis ce tems errant loin de ces bords,
 A bravé ma recherche a trompé mes efforts.
 Parrêterai ses couriers ; ma juste prévoyance
 De Mérope & de lui rompit l'intelligence.
 Mais je connais le sort, il peut se démentir ;
 De la nuit du silence un secret peut sortir ;
 Et des Dieux quelquefois la longue patience
 Fait sur nous à pas lents descendre la vengeance.

E R O X,

Ah ! livrez-vous sans crainte à vos heureux destins.
 La prudence est le Dieu qui veille à vos desseins.
 Vos ordres sont suivis : déjà vos satellites
 D'Elide & de Messène occupent les limites.
 Si Narbas réparait, si jamais à leurs yeux
 Narbas ramène Egiste, ils périssent tous deux.

P O L I F O N T E.

Mais, me répons-tu bien de leur avengle zèle ?

E R O X.

Vous les avez guidés par une main fidèle :
 Aucun d'eux ne connaît ce sang qui doit couler,
 Ni le nom de ce Roi qu'ils doivent immoler.
 Narbas leur est dépeint comme un traître, un transfuge,

Un criminel errant, qui demande un refuge ;
L'autre, comme un esclave, & comme un meurtrier,
Qu'à la rigueur des loix il faut sacrifier.

P O L I F O N T E.

Eh bien, encor ce crime ! Il m'est trop nécessaire.
Mais en perdant le fils, j'ai besoin de la mère ;
J'ai besoin d'un hymen utile à ma grandeur,
Qui détourne de moi le nom d'usurpateur,
Qui fixe enfin les vœux de ce peuple infidèle,
Qui m'apporte pour dot l'amour qu'on a pour elle.
Je lis au fond des cœurs ; à peine ils sont à moi :
Echauffés par l'espoir, ou glacés par l'effroi,
L'intérêt me les donne, il les ravit de même.
Toi dont le sort dépend de ma grandeur suprême,
Appui de mes projets, par tes soins dirigés,
Erox, va réunir les esprits partagés ;
Que l'avare en secret te vende son suffrage :
Assure au courtisan ma faveur en partage ;
Du lâche qui balance échauffe les esprits :
Promets, donne, conjure, intimide, éblouis.
Ce fer aux pieds du trône en vain m'a su conduire ;
C'est encor peu de vaincre, il faut savoir séduire,
Flatter l'hydre du peuple, au frein l'accoutumer,
Et pousser l'art enfin jusqu'à m'en faire aimer.

Fin du premier Acte.

 ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

MÉROPE, EURICLES, ISMENIE.

MÉROPE.

QUOI ! l'univers se tait sur le destin d'Egiste !
 Je n'entens que trop bien ce silence si triste.
 Aux frontières d'Elide enfin n'a-ton rien su ?

EURICLES.

On n'a rien découvert, & tout ce qu'on a vu,
 C'est un jeune étranger, de qui la main sanglante
 D'un meurtre encor récent paraissait dégouttante ;
 Enchaîné par mon ordre, on l'amène au palais.

MÉROPE.

Un meurtre ! Un inconnu ! Qu'a-t-il fait, Euriclès ?
 Quel sang a-t-il versé ? Vous me glacez de crainte.

EURICLES.

Triste effet de l'amour dont votre ame est atteinte !
 Le moindre événement vous porte un coup mortel ;
 Tout sert à déchirer ce cœur trop maternel :
 Tout fait parler en vous la voix de la nature.
 Mais de ce meurtrier la commune aventure
 N'a rien dont vos esprits doivent être agités.

De

De crimes , de brigands ces bords sont infectés ;
 C'est le fruit malheureux de nos guerres civiles.
 La justice est sans force ; & nos champs , & nos villes ,
 Redemandent aux Dieux , trop long-temps négligés ,
 Le sang des citoyens l'un par l'autre égorgés.
 Ecartez des terreurs dont le poids vous afflige.

M E R O P E.

Quel est cet inconnu ? Répondez-moi , vous dis-je.

E U R I C L E S.

C'est un de ces mortels du sort abandonnés ,
 Nourris dans la bassesse , aux travaux condamnés ,
 Un malheureux sans nom , si l'on croit l'apparence.

M E R O P E.

N'importe ; quel qu'il soit , qu'il vienne en ma présence ;
 Le témoin le plus vil , & les moindres clartés ,
 Nous montrent quelquefois de grandes vérités.
 Peut-être j'en crois trop le trouble qui me presse ;
 Mais ayez-en pitié , respectez ma faiblesse :
 Mon cœur a tout à craindre , & rien à négliger !
 Qu'il vienne , je le veux , je veux l'interroger.

E U R I C L E S.

(à *Ismenie.*)

Vous serez obéie. Allez , & qu'on l'amène.
 Qu'il paraisse à l'instant aux regards de la Reine.

M E R O P E.

Je sens que je vais prendre un inutile soin.
 Mon désespoir m'aveugle , il m'emporte trop loin :
 Vous savez s'il est juste. On comble ma misère ,
 On détrône le fils ; on outrage la mère.
 Polifonte abusant de mon triste destin ,

B

Ose enfin s'oublier jusqu'à m'offrir sa main.

E U R I C L E S.

Vos malheurs sont plus grands que vous ne pouvez croire.

Je fais que cet hymen offense votre gloire :

Mais je vois qu'on l'exige, & le sort irrité,
vous fait de cet opprobre une nécessité.

C'est un cruel parti, mais c'est le seul peut-être,

Qui pourrait conserver le trône à son vrai maître.

Tel est le sentiment des Chefs & des Soldats ;

Et l'on croit.,.

M E R O P E.

Non, mon fils ne le souffrirait pas :

L'exil, où son enfance a languie condamnée,

Lui ferait moins affreux que ce lâche hymenée.

E U R I C L E S.

Il le condamnerait, si, paisible en son rang,

Il n'en croyait ici que les droits de son sang ;

Mais si par les malheurs son ame était instruite,

Sur ses vrais intérêts s'il réglait sa conduite,

De ses tristes amis s'il consultait la voix,

Et la nécessité souveraine des loix,

Il verrait que jamais sa malheureuse mère

Ne lui donna d'amour une marque plus chère.

M E R O P E.

Ah ! que me dites-vous ?

E U R I C L E S.

De dures vérités,

Que m'arrachent mon zèle & vos calamités.

M E R O P E.

Quoi ! Vous me demandez que l'intérêt surmonte

Cette invincible horreur que j'ai pour Polifonte !
 Vous, qui me l'avez peint de si noires couleurs !

EURICLES.

Je l'ai peint dangereux, je connais ses fureurs ;
 Mais il est tout-puissant ; mais rien ne lui résiste ;
 Il est sans héritier, & vous aimez Egiste.

MEROPE.

Ah ! c'est ce même amour, à mon cœur précieux,
 Qui me rend Polifonte encor plus odieux.
 Que parlez-vous toujours, & d'hymen & d'Empire ?
 Parlez-moi de mon fils ; dites-moi s'il respire.
 Cruel, apprenez-moi...

EURICLES.

Voici cet étranger ;
 Que vos tristes soupçons brûlaient d'interroger.

SCENE II.

MEROPE, EURICLES, EGISTE *enchaîné* ;
 ISMENIE, Gardes.

EGISTE, dans le fond du théâtre, à *Ismenie* :

EST-CE là cette Reine auguste & malheureuse,
 Celle de qui la gloire & l'infortune affreuse,
 Retentit jusqu'à moi dans le fond des déserts ?

ISMENIE.

Rassurez-vous, c'est elle. (*elle sort.*)

EGISTE.

Ô Dieu de l'univers !

B ij

Dieu qui formas ses traits , veille sur ton image;
La vertu sur le trône est ton plus digne ouvrage.

MÉROPE.

C'est-là ce meurtrier ? Se peut-il qu'un mortel
Sous des dehors si doux ait un cœur si cruel ?
Approche , malheureux , & dissipe tes craintes ;
Répon-moi : de quel sang tes mains sont-elles teintes ?

E G I S T E.

O Reine ! pardonnez. Le trouble , le respect,
Glacent ma triste voix tremblante à votre aspect ;
(à Euriclès.)

Mon ame , en sa présence , étonnée , attendrie. . .

MÉROPE.

Parle. De qui ton bras a-t-il tranché la vie ?

E G I S T E.

D'un jeune audacieux , que les arrêts du sort ,
Et ses propres fureurs ont conduit à la mort.

MÉROPE.

D'un jeune-homme ! Mon sang s'est glacé dans mes
veines.

Ah ! .. T'était-il connu ?

E G I S T E.

Non : les champs de Messènes ,
Ses murs , leurs citoyens , tout est nouveau pour moi.

MÉROPE.

Quoi ! ce jeune inconnu s'est armé contre toi ?
Tu n'aurais employé qu'une juste défense ?

E G I S T E.

J'en atteste le ciel ; il fait mon innocence,
Aux bords de la Pamise , en un temple sacré ;

Où l'un de vos ayeux, Hercule, est adoré,
 J'osais prier pour vous ce Dieu vengeur des crimes;
 Je ne pouvais offrir, ni présents, ni victimes;
 Né dans la pauvreté, j'offrais de simples vœux,
 Un cœur pur & soumis, présent des malheureux.
 Il semblait que le Dieu, touché de mon hommage,
 Au-dessus de moi-même élevât mon courage.
 Deux inconnus armés m'ont abordé soudain,
 L'un dans la fleur des ans, l'autre vers son déclin.
 Quel est donc, m'ont-ils dit, le dessein qui te guide?
 Et quels vœux formes-tu pour la race d'Alcide?
 L'un & l'autre à ces mots ont levé le poignard;
 Le ciel m'a secouru dans ce triste hazard.
 Cette main du plus jeune a puni la furie;
 Percé de coups, Madame, il est tombé sans vie:
 L'autre a fui lâchement, tel qu'un vil assassin.
 Et moi, je l'avoûrai, de mon sort incertain,
 Ignorant de quel sang j'avais rougi la terre,
 Craignant d'être puni d'un meurtre involontaire,
 J'ai traîné dans les flots ce corps ensanglanté:
 Je fuyais; vos soldats m'ont bientôt arrêté:
 Ils ont nommé Mérope, & j'ai rendu les armes.

E U R I C L E S.

Eh! Madame, d'où vient que vous versez des larmes?

M E R O P E.

Te le dirai-je? Hélas! tandis qu'il m'a parlé,
 Sa voix m'attendrissait, tout mon cœur s'est troublé.
 Cresfonte, ô ciel!.. j'ai cru... Que j'en rougis de honte!
 Oui, j'ai cru démêler quelques traits de Cresfonte.
 Jeux cruels du hazard en qui me montrez-vous

B iij

Une si fausse image & des rapports si doux ?
Affreux ressouvenir, quel vain songe m'abuse !

E U R I C L E S.

Rejetez donc, Madame, un soupçon qui l'accuse ;
Il n'a rien d'un barbare, & rien d'un imposteur.

M E R O P E.

Les Dieux ont sur son front imprimé la candeur.
Demeurez ; en quel lieu le ciel vous fit-il naître ?

E G I S T E.

En Elide.

M E R O P E.

Qu'entens-je ! en Elide ! Ah ! peut-être...
L'Elide... répondez... Narbas vous est connu ?
Le nom d'Egiste au moins jusqu'à vous est venu ?
Quel était votre état, votre rang, votre père ?

E G I S T E.

Mon père est un vieillard accablé de misère ;
Policlète est son nom ; mais Egiste, Narbas,
Ceux dont vous me parlez je ne les connais pas.

M E R O P E.

O Dieux ! vous vous jouez d'une triste mortelle.
J'avais de quelque espoir une faible étincelle :
J'entrevois le jour, & mes yeux affligés
Dans la profonde nuit sont déjà replongés.
Et quel rang vos parens tiennent-ils dans la Grèce ?

E G I S T E.

Si la vertu suffit pour faire la noblesse,
Ceux dont je tiens le jour, Policlète, Sirris,
Ne sont point des mortels dignes de vos mépris ;
Leur sort les avilit ; mais leur sage constance

Fait respecter en eux l'honorable indigence:
Sous ses rustiques toits, mon père vertueux
Fait le bien, suit les loix, & ne craint que les Dieux.

M E R O P E.

Chaque mot qu'il me dit est plein de nouveaux charmes
Pourquoi donc le quitter, pourquoi causer ses larmes?
Sans doute il est affreux d'être privé d'un fils.

E G I S T E.

Un vain desir de gloire a séduit mes esprits.
On me parlait souvent des troubles de Messène,
Des malheurs dont le ciel avait frappé la Reine,
Sur-tout de ses vertus dignes d'un autre prix:
Je me sentais ému par ces tristes récits.
De l'Elide en secret dédaignant la mollesse,
J'ai voulu dans la guerre exercer ma jeunesse,
Servir sous vos drapeaux & vous offrir mon bras;
Voilà le seul dessein qui conduisit mes pas.
Ce faux instinct de gloire égara mon courage:
A mes parens flétris sous les rides de l'âge,
J'ai de mes jeunes ans dérobé les secours:
C'est ma première faute, elle a troublé mes jours.
Le ciel m'en a puni: le ciel inexorable
M'a conduit dans le piège, & m'a rendu coupable.

M E R O P E.

Il ne l'est point, j'en crois son ingénuité:
Le mensonge n'a point cette simplicité.
Tendons à sa jeunesse une main bienfaisante;
C'est un infortuné que le ciel me présente.
Il suffit qu'il soit homme, & qu'il soit malheureux.
Mon fils peut éprouver un sort plus rigoureux.

B iv

Il me rappelle Egiste ; Egiste est de son âge :
 Peut-être comme lui de rivage en rivage,
 Inconnu , fugitif & par-tout rebuté,
 Il souffre le mépris qui fuit la pauvreté.
 L'opprobre avilit l'ame ; & flétrit le courage.
 Pour le sang de nos Dieux quel horrible partage !
 Si du moins...

S C E N E III.

MEROPE , EGISTE , EURICLES , ISMENIE.

I S M E N I E .

A H ! Madame , entendez-vous ces cris ?

Savez-vous bien...

M E R O P E .

Quel trouble alarme tes esprits ?

I S M E N I E .

Polifonte l'emporte , & nos peuples volages
 A son ambition prodiguent leurs suffrages.
 Il est Roi , c'en est fait.

E G I S T E .

J'avais cru que les Dieux
 Auraient placé Mérope au rang de ses ayeux.
 Dieux ! que plus on est grand , plus vos coups font à craindre !
 Errant , abandonné , je suis le moins à plaindre.
 Tout homme a ses malheurs.

(On emmène Egiste.)

E U R I C L E S à Mérope.

Je vous l'avais prédit :

Vous avez trop bravé son offre & son crédit.

MÉROPE.

Je vois toute l'horreur de l'abîme où nous sommes.
J'ai mal connu les Dieux, j'ai mal connu les hommes;
J'en attendais justice, ils la refusent tous.

EURICLÈS.

Permettez que du moins j'assemble autour de vous
Ce peu de nos amis qui dans un tel orage
Pourraient encor sauver les débris du naufrage;
Et vous mettre à l'abri des nouveaux attentats
D'un maître dangereux, & d'un peuple d'ingrats.

SCÈNE IV.

MÉROPE, ISMENIE.

ISMENIE.

L'ÉTAT n'est point ingrat; non, Madame, on vous aime;
On vous conserve encor l'honneur du diadème:
On veut que Polifonte, en vous donnant la main;
Semble tenir de vous le pouvoir souverain.

MÉROPE.

On ose me donner au tyran qui me brave;
On a trahi le fils, on fait la mère esclave.

ISMENIE.

Le peuple vous rappelle au rang de vos ayeux;
Suivez sa voix, Madame, elle est la voix des Dieux.

MÉROPE.

Inhumaine, tu veux que Mérope avilie,
Rachète un vain honneur à force d'infamie!

S C E N E V.

MEROPE, EURICLES, ISMENIE.

E U R I C L E S .

MADAME, je reviens en tremblant devant vous ;
 Préparez ce grand cœur aux plus terribles coups ;
 Rappelez votre force à ce dernier outrage.

M E R O P E .

Je n'en ai plus ; les maux ont lassé mon courage ;
 Mais n'importe ; parlez.

E U R I C L E S .

C'en est fait ; & le fort. . .

Je ne puis achever.

M E R O P E .

Quoi ! mon fils !

E U R I C L E S .

Il est mort ;

Il est trop vrai ; déjà cette horrible nouvelle
 Consterne vos amis , & glace tout leur zèle.

M E R O P E .

Mon fils est mort !

I S M E N I E .

O Dieux !

E U R I C L E S .

D'indignes assassins ;

Des pièges de la mort ont semé les chemins.

Le crime est consommé.

MÉROPE.

Quoi ! ce jour que j'abhorre,
Ce soleil luit pour moi ! Mérope vit encore !
Il n'est plus ! Quelles mains ont déchiré son flanc ?
Quel monstre a répandu les restes de mon sang ?

EURICLES.

Hélas ! cet étranger ; ce séducteur impie ;
Dont vous-même admiriez la vertu poursuivie ,
Pour qui tant de pitié naissait dans votre sein ,
Lui que vous protégiez !

MÉROPE.

Ce monstre est l'assassin !

EURICLES.

Oui, Madame : on en a des preuves trop certaines ;
On vient de découvrir , de mettre dans les chaînes
Deux de ses compagnons , qui , cachés parmi nous ,
Cherchaient encor Narbas échappé de leurs coups.
Celui qui sur Egiste a mis ses mains hardies ,
A pris de votre fils les dépouilles chéries ,

(On apporte cette armure dans le fond du théâtre.)

L'armure que Narbas emporta de ces lieux :
Le traître avait jetté ces gages précieux ,
Pour n'être point connu par ces marques sanglantes.

MÉROPE.

Ah ! que me dites-vous ? Mes mains, ces mains trem-
blantes

En armèrent Cresfonte , alors que de mes bras
Pour la première fois il courut aux combats.
O dépouille trop chère , en quelles mains livrée ?

MÉROPE,

Quoi ! ce monstre avait pris cette armure sacrée ?

EURICLES,

Celle qu'Egiste même apportait en ces lieux.

MÉROPE,

Et teinte de son sang on la montre à mes yeux !

Ce vieillard qu'on a vu dans le temple d'Alcide...

EURICLES,

C'était Narbas, c'était son déplorable guide ;

Polifonté l'avoue.

MÉROPE,

Affreuse vérité !

Hélas ! de l'assassin le bras ensanglanté ;

Pour dérober aux yeux son crime & son parjure ;

Donne à mon fils sanglant les flots pour sépulture.

Je vois tout. O mon fils, quel horrible destin !

EURICLES,

Voulez-vous tout savoir de ce lâche assassin ?

*SCÈNE VI.**MÉROPE, EURICLES, ISMENIE, EROX ;**Gardes de Polifonté.**EROX.*

MADAME, par ma voix, permettez que mon maître,
Trop dédaigné de vous, trop méconnu peut-être,
Dans ces cruels moments vous offre son secours.

Il a su que d'Egiste on a tranché les jours ;
Et cette part qu'il prend aux malheurs de la Reine. . .

M E R O P E.

Il y prend part , Erox , & je le crois sans peine ;
Il en jouit du moins , & les destins l'ont mis
Au trône de Cresfonte , au trône de mon fils.

E R O X.

Il vous offre ce trône ; agréez qu'il partage
De ce fils , qui n'est plus , le sanglant héritage ,
Et que dans vos malheurs il mette à vos genoux
Un front que la couronne a fait digne de vous ;
Mais il faut dans mes mains remettre le coupable :
Le droit de le punir est un droit respectable ,
C'est le devoir des Rois , le glaive de Thémis ,
Ce grand soutien du trône , à lui seul est commis :
A vous , comme à son peuple , il veut rendre justice.
Le sang des assassins est le vrai sacrifice
Qui doit de votre hymen ensanglanter l'autel.

M E R O P E.

Non , je veux que ma main porte le coup mortel ;
Si Polifonte est Roi , je veux que sa puissance
Laisse à mon désespoir le soin de ma vengeance.
Qu'il règne , qu'il possède & mes biens & mon rang ;
Tout l'honneur que je veux , c'est de venger mon sang ,
Ma main est à ce prix ; allez , qu'il s'y prépare :
Je la retirerai du sein de ce barbare ,
Pour la porter fumante aux autels de nos Dieux.

E R O X.

Le Roi , n'en doutez point , va remplir tous vos vœux ;
Croyez qu'à vos regrets son cœur sera sensible.

SCENE VII.

MEROPE, EURICLES, ISMENIE.

MEROPE.

NON, ne m'en croyez point ; non, cet hymen horrible,

Cet hymen que je crains, ne s'accomplira pas.
 Au sein du meurtrier j'enfoncerai mon bras ;
 Mais ce bras à l'instant m'arrachera la vie.

EURICLES.

Madame, au nom des Dieux...

MEROPE.

Ils m'ont trop poursuivie,
 Irai-je à leurs autels, objet de leur courroux,
 Quand ils m'ôrent un fils, demander un époux,
 Joindre un sceptre étranger au sceptre de mes pères,
 Et les flambeaux d'hymen aux flambeaux funéraires ?
 Moi vivre, moi lever mes regards éperdus
 Vers ce ciel outragé que mon fils ne voit plus !
 Sous un maître odieux, dévorant ma tristesse,
 Attendre dans les pleurs une affreuse vieillesse !
 Quand on a tout perdu, quand on n'a plus d'espoir,
 La vie est un opprobre, & la mort un devoir.

Fin du second Acte.

 ACTE III.

SCENE PREMIERE.

N A R B A S.

O Douleur ! ô regrets ! ô vieillesse pesante !
 Je n'ai pû retenir cette fougue imprudente,
 Cette ardeur d'un héros, ce courage emporté,
 S'indignant dans mes bras de son obscurité.
 Je l'ai perdu ; la mort me l'a ravi peut-être.
 De quel front aborder la mère de mon maître ?
 Quels maux sont en ces lieux accumulés sur moi !
 Je reviens sans Egiste ; & Polifonte est Roi !
 Cet heureux artisan de fraudes & de crimes,
 Cet assassin farouche, entouré de victimes,
 Qui nous persécutant de climats en climats ;
 Sema par-tout la mort, attachée à nos pas :
 Il règne, il affermit le trône qu'il profane !
 Il y jouit en paix du ciel qui le condamne.
 Dieux ! cachez mon retour à ses yeux pénétrants ;
 Dieux ! dérobez Egiste au fer de ses tyrans.
 Guidez-moi vers sa mère, & qu'à ses pieds je meure.
 Je vois, je reconnais cette triste demeure,
 Où le meilleur des Rois a reçu le trépas,
 Où son fils tout sanglant fut sauvé dans mes bras.
 Hélas ! après quinze ans d'exil & de misère,

Je viens coûter encor des larmes à sa mère:
 A qui me déclarer ? Je cherche dans ces lieux
 Quelque ami dont la main me conduite à ses yeux ;
 Aucun ne se présente à ma débile vue.
 Je vois près d'une tombe une foule éperdue :
 J'entends des cris plaintifs. Hélas ! dans ce palais
 Un Dieu persécuteur habite pour jamais.

S C E N E I I.

NARBAS , ISMENIE , dans le fond du
théâtre , où l'on découvre le tombeau de Cresfonte.

I S M E N I E.

QUEL est cet inconnu , dont la vue indiscrete
 Ose troubler la Reine & percer sa retraite ?
 Est-ce de nos tyrans quelque ministre affreux ,
 Dont l'œil vient épier les pleurs des malheureux ?

N A R B A S.

Oh ! qui que vous soyez , excusez mon audace :
 C'est un infortuné qui demande une grace.
 Il peut servir Mérope ; il voudrait lui parler.

I S M E N I E.

Ah ! quel tems prenez-vous pour oser la troubler ?
 Respectez la douleur d'une mère éperdue ;
 Malheureux étranger , n'offensez point sa vue ;
 Eloignez-vous.

N A R B A S.

Hélas ! au nom des Dieux vengeurs ,

Accordez.

Accordez cette grâce à mon âge, à mes pleurs.
 Je ne fuis point, Madame, étranger dans Messène.
 Croyez, si vous servez, si vous aimez la Reine ;
 Que mon cœur à son sort attaché comme vous,
 De sa longue infortune a senti tous les coups.
 Quelle est donc cette tombe en ces lieux élevée,
 Que j'ai vu de vos pleurs en ce moment lavée ?

I S M E N I E.

C'est la tombe d'un Roi, des Dieux abandonné,
 D'un héros, d'un époux, d'un père infortuné,
 De Cresfonte.

N A R B A S *allant vers le tombeau.*

O mon maître ! ô cendres que j'adore

I S M E N I E.

L'épouse de Cresfonte est plus à plaindre encore.

N A R B A S.

Quels coups auraient comblé ses malheurs inouis ?

I S M E N I E.

Le coup le plus terrible ; on a tué son fils.

N A R B A S.

Son fils Egiste, ô Dieux ! le malheureux Egiste !

I S M E N I E.

Nul mortel en ces lieux n'ignore un sort si triste.

N A R B A S.

Son fils ne ferait plus ?

I S M E N I E.

Un barbare assassin

Aux portes de Messène a déchiré son sein.

N A R B A S.

O désespoir ! ô mort, que ma crainte a prédite !

C

Il est assassiné ? Mérope en est instruite ?
Ne vous trompez-vous pas ?

I S M E N I E.

Des signes trop certains
Ont éclairé nos yeux sur ces affreux destins.
C'est vous en dire assez ; sa perte est assurée.

N A R B A S.

Quel fruit de tant de soins !

I S M E N I E.

Au desespoir livrée ,
Mérope va mourir ; son courage est vaincu :
Pour son fils seulement Mérope avait vécu :
Des nœuds qui l'arrêtaient sa vie est dégagée :
Mais avant de mourir elle fera vengeance ;
Le sang de l'assassin par sa main doit couler ;
Au tombeau de Cresfonte elle va l'immoler.
Le Roi qui l'a permis cherche à flatter sa peine ;
Un des siens en ces lieux doit aux pieds de la Reine
Amener à l'instant ce lâche meurtrier ,
Qu'au sang d'un fils si cher on va sacrifier.
Mérope cependant , dans sa douleur profonde ,
Veut de ce lieu funeste écarter tout le monde.

N A R B A S *s'en allant.*

Hélas ! s'il est ainsi , pourquoi me découvrir ?
Aux pieds de ce tombeau je n'ai plus qu'à mourir.

SCÈNE III.

ISMENIE *seule.*

CE vieillard est sans doute un citoyen fidèle ;
 Il pleure, il ne craint point de marquer un vrai zèle ;
 Il pleure : & tout le reste, esclave des tyrans,
 Détourne loin de nous des yeux indifférens.
 Quel si grand intérêt prend-il à nos alarmes ?
 La tranquille pitié fait verser moins de larmes.
 Il montrait pour Egiste un cœur trop paternel !
 Hélas ! courons à lui... Mais quel objet cruel !

SCÈNE IV.

MEROPE , ISMENIE , EURICLES , EGISTE
enchaîné , Gardes , Sacrificateurs.

MEROPE *auprès du tombeau.*

QU'ON amène à mes yeux cette horrible victime.
 Inventons des tourmens qui soient égaux au crime ;
 Ils ne pourront jamais égaler ma douleur.

EGISTE.

On m'a vendu bien cher un instant de faveur.
 Secourez-moi, grands Dieux, à l'innocent propices.

EURICLES.

Avant que d'expirer, qu'il nomme ses complices.

C ij

M E R O P E *avançant.*

Oui, sans doute, il le faut. Monstre ! qui t'a porté
A ce comble du crime, à tant de cruauté ?
Que t'ai-je fait ?

E G I S T E.

Les Dieux, qui vengent le parjure,
Sont témoins si ma bouche a connu l'imposture,
J'avais dit à vos pieds la simple vérité ;
J'avais déjà fléchi votre cœur irrité ;
Vous étendiez sur moi votre main protectrice ;
Qui peut avoir si-tôt lassé votre justice ?
Et quel est donc ce sang qu'a versé mon erreur ?
Quel nouvel intérêt vous parle en sa faveur ?

M E R O P E.

Quel intérêt ? barbare !

E G I S T E.

Hélas ! sur son visage
J'entrevois de la mort la douloureuse image :
Que j'en suis attendri ! j'aurais voulu cent fois
Racheter de mon sang l'état où je la vois.

M E R O P E.

Le cruel ! à quel point on l'instruisit à feindre !
Il m'arrache la vie, & semble encor me plaindre :

(Elle se rejette dans les bras d'Isménie.)

E U R I C L E S.

Madame, vengez-vous, & vengez à la fois
Les loix, & la nature, & le sang de nos Rois.

E G I S T E.

A la Cour de ces Rois telle est donc la justice ?
On m'accueille, on me flatte, on résout mon supplice.

Quel destin m'arrachait à mes tristes forêts ?
 Vieillard infortuné , quels seront vos regrets ?
 Mère trop malheureuse , & dont la voix si chère
 M'avait prédit

M E R O P E .

Barbare ! Il te reste une mère.
 Je ferais mère encor sans toi , sans ta fureur.
 Tu m'as ravi mon fils.

E G I S T E .

Si tel est mon malheur ;
 S'il était votre fils , je suis trop condamnable.
 Mon cœur est innocent , mais ma main est coupable.
 Que je suis malheureux ! Le ciel fait qu'aujourd'hui
 J'aurais donné ma vie , & pour vous , & pour lui.

M E R O P E .

Quoi , traître ! quand ta main lui ravit cette armure . . .

E G I S T E .

Elle est à moi.

M E R O P E .

Comment ? que dis-tu ?

E G I S T E .

Je vous jure ;
 Par vous , par ce cher fils , par vos divins aïeux ,
 Que mon père en mes mains mit ce don précieux.

M E R O P E .

Qui ? ton père ? en Elide ? En quel trouble il me jette !
 Son nom ? parle : réponds.

E G I S T E .

Son nom est Policlète :

Je vous l'ai déjà dit.

C iij

M É R O P E ,

M E R O P E .

Tu m'arraches le cœur,

Quelle indigne pitié suspendait ma fureur ?

C'en est trop ; secondez la rage qui me guide.

Qu'on traîne à ce tombeau ce monstre , ce perfide ;

(Levant le poignard .)

Mânes de mon cher fils , mes bras ensanglantés.....

N A R B A S *paroissant avec précipitation.*

Qu'allez-vous faire ? ô Dieux !

M E R O P E .

Qui m'appelle ?

N A R B A S .

Arrêtez,

Hélas ! il est perdu , si je nomme sa mère ,

S'il est connu.

M E R O P E .

Meurs , traître.

N A R B A S .

Arrêtez.

E G I S T E *tournant les yeux vers Narbas.*

O mon père !

M E R O P E .

Son père !

E G I S T E *à Narbas.*

Hélas ! que vois-je ? où portez-vous vos pas ?

Venez-vous être ici témoin de mon trépas ?

N A R B A S .

Ah ! Madame , empêchez qu'on achève le crime,

Euricles , écoutez , écarterez la victime ;

Que je vous parle.

EURICLES *emmène Egiste, & ferme le fond du théâtre.*

O Ciel !

MEROPE *s'avançant.*

Vous me faites trembler :

J'allais venger mon fils.

NARBAS *se jettant à genoux.*

Vous alliez l'immoler.

Egiste . . .

MEROPE *laissant tomber le poignard.*

Eh bien ! Egiste ?

NARBAS.

O Reine infortunée !

Celui dont votre main tranchait la destinée ,

C'est Egiste . . .

MEROPE.

Il vivrait ?

NARBAS.

C'est lui , c'est votre fils.

MEROPE *tombant dans les bras d'Isménie.*

Je me meurs !

ISMENIE.

Dieux puissants !

NARBAS *à Isménie.*

Rappelez ses esprits.

Hélas ! ce juste excès de joie & de tendresse ,

Ce trouble si soudain , ce remords qui la presse ,

Vont consumer ses jours usés par la douleur.

MEROPE *revenant à elle.*

Ah , Narbas ! est-ce vous ? est-ce un songe trompeur ?

C IV

Quoi ! c'est vous ? c'est mon fils ? qu'il vienne, qu'il paraisse.

N A R B A S.

Redoutez, renfermez cette juste tendresse.

(à *Isménie.*)

Vous, cachez à jamais ce secret important,
Le salut de la Reine & d'Egiste en dépend.

M E R O P E.

Ah ! quel nouveau danger empoisonne ma joie ?
Cher Egiste ! quel Dieu défend que je te voie ?
Ne m'est-il donc rendu que pour mieux m'affliger ?

N A R B A S.

Ne le connoissant pas, vous alliez l'égorger ;
Et si son arrivée est ici découverte,
En le reconnoissant vous assurez sa perte.
Malgré la voix du sang, feignez, dissimulez ;
Le crime est sur le trône, on vous poursuit, tremblez.

S C E N E V.

MEROPE, EURICLES, NARBAS, ISMENIE.

E U R I C L E S.

AH ! Madame, le Roi commande qu'on faisisse . . .

M E R O P E.

Qui ?

E U R I C L E S.

Ce jeune étranger qu'on destine au supplice.

MEROPE avec transport.

Eh bien ! cet étranger , c'est mon fils , c'est mon sang.
Narbas , on va plonger le couteau dans son flanc !
Courons tous.

NARBAS.

Demeurez.

MEROPE.

C'est mon fils qu'on entraîne ;

Pourquoi ? quelle entreprise exécrationnable & foudaine !
Pourquoi m'ôter Egiste ?

EURICLES.

Avant de vous venger ,

Polifonte , dit-il , prétend l'interroger.

MEROPE.

L'interroger ! qui ? lui ? fait-il quelle est sa mère ?

EURICLES.

Nul ne soupçonne encor ce terrible mystère.

MEROPE.

Courons à Polifonte , implorons son appui.

NARBAS.

N'implorez que les Dieux , & ne craignez que lui.

EURICLES.

Si les droits de ce fils font au Roi quelque ombrage ,

De son salut au moins votre hymen est le gage.

Prêt à s'unir à vous d'un éternel lien ,

Votre fils aux autels va devenir le sien.

Et dût sa politique en être encor jalouse ,

Il faut qu'il serve Egiste alors qu'il vous épouse.

NARBAS.

Il vous épouse ! lui ? quel coup de foudre ! ô ciel !

C'est mourir trop long-temps dans ce trouble cruel.
Je vais.

N A R B A S .

Vous n'irez point , ô mère déplorable !
Vous n'accomplirez point cet hymen exécrable.

E U R I C L E S

Narbas , elle est forcée à lui donner la main.
Il peut venger Cresfonte.

N A R B A S .

Il en est l'assassin.

M E R O P E .

Lui ? ce traître !

N A R B A S .

Oui , lui-même : oui , ses mains fanguinaires
Ont égorgé d'Égiste & le père , & les frères :
Je l'ai vu sur mon Roi , j'ai vu porter les coups ,
Je l'ai vu tout couvert du sang de votre époux.

M E R O P E .

Ah Dieux !

N A R B A S .

J'ai vu ce monstre entouré de victimes :
Je l'ai vu contre vous accumuler les crimes.
Il déguisa sa rage à force de forfaits ;
Lui-même aux ennemis il ouvrit ce palais ;
Il y porta la flamme ; & parmi le carnage ,
Parmi les traits , les feux , le trouble , le pillage ;
Teint du sang de vos fils , mais des brigands vainqueur ;
Assassin de son Prince , il parut son vengeur.
D'ennemis , de mourans , vous étiez entourée :

Et moi perçant à peine une foule égarée,
 J'emportai votre fils dans mes bras languissants.
 Les Dieux ont pris pitié de ses jours innocents :
 Je l'ai conduit seize ans de retraite en retraite :
 J'ai pris pour me cacher le nom de Policlète ;
 Et lorsqu'en arrivant je l'arrache à vos coups,
 Polifonte est son maître, & devient votre époux !

M E R O P E.

Ah ! tout mon sang se glace à ce récit horrible.

E U R I C L E S.

On vient : c'est Polifonte.

M E R O P E.

O Dieux ! est-il possible ?

(à Narbas.)

Va, dérobe sur-tout ta vue à sa fureur.

N A R B A S.

Hélas ! si votre fils est cher à votre cœur,
 Avec son assassin dissimulez, Madame.

E U R I C L E S.

Renfermons ce secret dans le fond de notre ame.
 Un seul mot peut le perdre.

M E R O P E à Euricles.

Ah ! cours ; & que tes yeux

Veillent sur ce dépôt si cher, si précieux.

E U R I C L E S.

N'en doutez point.

M E R O P E.

Hélas ! j'espère en ta prudence :

C'est mon fils, c'est ton Roi. Dieux ! ce monstre
 s'avance,

S C E N E V I.

MEROPE, POLIFONTE, EROX, ISMENIE,
Suite.

P O L I F O N T E.

LE trône vous attend, & les autels sont prêts;
L'hymen qui va nous joindre unit nos intérêts.
Comme Roi, comme époux, le devoir me commande,
Que je venge le meurtre, & que je vous défende.
Deux complices déjà par mon ordre saisis,
Vont payer de leur sang le sang de votre fils.
Mais malgré tous mes soins, votre lente vengeance
A bien mal secondé ma prompte vigilance.
J'avais à votre bras remis cet assassin;
Vous-même, disiez-vous, deviez percer son sein.

M E R O P E.

Plût aux Dieux que mon bras fût le vengeur du crime!

P O L I F O N T E.

C'est le devoir des Rois c'est le soin qui m'anime.

M E R O P E.

Vous?

P O L I F O N T E.

Pourquoi donc, Madame, avez-vous différé?
Votre amour pour un fils serait-il altéré?

M E R O P E.

Puissent ses ennemis périr dans les supplices!
Mais si ce meurtrier, Seigneur, a des complices,

Si je pouvais par lui reconnaître le bras ;
 Le bras dont mon époux a reçu le trépas . . .
 Ceux dont la race impie a massacré le père ,
 Pourfuivront à jamais , & le fils , & la mère.
 Si l'on pouvait

P O L I F O N T E .

C'est-là ce que je veux savoir ;
 Et déjà le coupable est mis en mon pouvoir.

M E R O P E .

Il est entre vos mains ?

P O L I F O N T E .

Oui, Madame , & j'espère
 Percer en lui parlant ce ténébreux mystère.

M E R O P E .

Ah ! barbare ! . . . A moi seule il faut qu'il soit remis ;
 Rendez-moi . . . Vous savez que vous l'avez promis.

à part.

O mon sang ! ô mon fils ! quel sort on vous prépare !
 (*à Polifonte.*)

Seigneur, ayez pitié.

P O L I F O N T E .

Quel transport vous égare ?

Il mourra.

M E R O P E .

Lui ?

P O L I F O N T E .

Sa mort pourra vous consoler.

M E R O P E .

Ah ! je veux à l'instant le voir & lui parler.

Ce mélange inouï d'horreur & de tendresse ;
 Ces transports dont votre ame à peine est la maîtresse ;
 Ces discours commencés, ce visage interdit ,
 Pourraient de quelque ombrage alarmer mon esprit.
 Mais puis-je m'expliquer avec moins de contrainte ?
 D'un déplaisir nouveau votre ame semble atteinte.
 Qu'a donc dit ce vieillard que l'on vient d'amener ?
 Pourquoi fuit-il mes yeux ? que dois-je en soupçonner ?
 Quel est-il ?

M É R O P E .

Eh ! Seigneur , à peine sur le trône ,
 La crainte , le soupçon déjà vous environne ?

P O L I F O N T E .

Partagez donc ce trône : & sûr de mon bonheur ,
 Je verrai les soupçons exilés de mon cœur.
 L'autel attend déjà Mérope & Polifonte.

M É R O P E *en pleurant.*

Les Dieux vous ont donné le trône de Cresfonte ;
 Il y manquait sa femme , & ce comble d'horreur ,
 Ce crime épouvantable.

I S M E N I E .

Eh , Madame !

M É R O P E .

Ah ! Seigneur ;
 Pardonnez . . . Vous voyez une mère éperdue.
 Les Dieux m'ont tout ravi , les Dieux m'ont confondue.
 Pardonnez . . . De mon fils rendez-moi l'assassin.

P O L I F O N T E .

Tout son sang , s'il le faut va couler sous ma main.

TRAGÉDIE.

47

Venez, Madame.

MEROPE.

O Dieux ! dans l'horreur qui me presse ;
Secourez une mère , & cachez sa faiblesse.

Fin du troisieme Acte.



 ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

POLIFONTE, EROX.

POLIFONTE.

A Ses emportemens, je croirais qu'à la fin
 Elle a de son époux reconnu l'assassin ;
 Je croirais que ses yeux ont éclairé l'abîme,
 Où dans l'impunité s'était caché mon crime.
 Son cœur avec effroi se refuse à mes vœux ;
 Mais ce n'est pas son cœur, c'est sa main que je veux.
 Telle est la loi du peuple ; il le faut satisfaire.
 Cet hymen m'affervit & le fils & la mère ;
 Et par ce nœud sacré qui la met dans mes mains,
 Je n'en fais qu'une esclave utile à mes desseins.
 Qu'elle écoute à son gré son impuissante haine :
 Au char de ma fortune il est temps qu'on l'enchaîne.
 Mais vous, au meurtrier vous venez de parler ?
 Que pensez-vous de lui ?

EROX.

Rien ne peut le troubler.
 Simple dans ses discours, mais ferme, invariable,
 La mort ne fléchit point cette ame impénétrable.
 J'en suis frappé, Seigneur, & je n'attendais pas

Un

Un courage aussi grand dans un rang aussi bas,
 J'avoûrai qu'en secret moi-même je l'admire.

P O L I F O N T E.

Quel est-il, en un mot ?

E R O X.

Ce que j'ose vous dire

C'est qu'il n'est point sans doute un de ces assassins
 Disposés en secret pour servir vos desseins.

P O L I F O N T E.

Pouvez-vous en parler avec tant d'assurance ?
 Leur conducteur n'est plus. Ma juste défiance
 A pris soin d'effacer dans son sang dangereux,
 De ce secret d'état les vestiges honteux ;
 Mais ce jeune inconnu me tourmente & m'attriste.
 Me répondez-vous bien qu'il m'ait défait d'Egiste ?
 Croirai-je que toujours soigneux de m'obéir,
 Le sort jusqu'à ce point m'ait voulu prévenir ?

E R O X.

Mérove dans les pleurs mourant désespérée,
 Est de votre bonheur une preuve assurée ;
 Et tout ce que je vois le confirme en effet.
 Plus fort que tous nos soins, le hazard a tout fait.

P O L I F O N T E.

Le hazard va souvent plus loin que la prudence ;
 Mais j'ai trop d'ennemis, & trop d'expérience,
 Pour laisser le hazard arbitre de mon sort.
 Quel que soit l'étranger, il faut hâter sa mort.
 Sa mort sera le prix de cet hymen auguste ;
 Elle affermit mon trône : il suffit, elle est juste.
 Le peuple sous mes loix pour jamais engagé,

D

Croira son Prince mort, & le croira vengé,
 Mais répondez : Quel est ce vieillard téméraire,
 Qu'on dérobe à ma vue avec tant de mystère ?
 Mérope allait verser le sang de l'assassin :
 Ce vieillard, dites-vous, a retenu sa main :
 Que voulait-il ?

É R O X.

Seigneur, chargé de sa misère,
 De ce jeune étranger ce vieillard est le père :
 Il venait implorer la grace de son fils.

P O L I F O N T E.

Sa grace ? Devant moi je veux qu'il soit admis,
 Ce vieillard me trahit, croi-moi, puisqu'il se cache,
 Ce secret m'importune, il faut que je l'arrache,
 Le meurtrier sur-tout excite mes soupçons,
 Pourquoi, par quel caprice, & par quelles raisons,
 La Reine qui tantôt pressait tant son supplice,
 N'ose-t-elle achever ce juste sacrifice ?
 La pitié paraissait adoucir ses fureurs ;
 Sa joie éclatait même à travers ses douleurs :

É R O X.

Qu'importe sa pitié, sa joie & sa vengeance ?

P O L I F O N T E.

Tout m'importe : & de tout je suis en défiance,
 Elle vient : qu'on m'amène ici cet étranger.

SCÈNE II.

POLIFONTE , EROX , EGISTE , EURICLES,
MEROPE , ISMENIE , Gardes.

MEROPE.

REMPLISSEZ vos ferments , songez à me venger ;
Qu'à mes mains , à moi seule , on laisse la victime.

POLIFONTE.

La voici devant vous. Votre intérêt m'anime.
Vengez-vous , baignez-vous au sang du criminel ;
Et sur son corps sanglant je vous mène à l'autel.

MEROPE.

Ah Dieux !

EGISTE à Polifonte.

Tu vends mon sang à l'hymen de la Reine ;
Ma vie est peu de chose , & je mourrai sans peine :
Mais je suis malheureux , innocent , étranger.
Si le ciel t'a fait Roi , c'est pour me protéger.
J'ai tué justement un injuste adverfaire.
Mérope veut ma mort ; je l'excuse , elle est mère.
Je bénirai ses coups prêts à tomber sur moi :
Et je n'accuse ici qu'un tyran tel que toi.

POLIFONTE.

Malheureux , oses-tu , dans ta rage insolente ?

MEROPE.

Eh ! Seigneur , excusez sa jeunesse imprudente.
Élevé loin des Cours , & nourri dans les bois ,

D ij

M E R O P E.

Il ne fait pas encor ce qu'on doit à des Rois!

P O L I F O N T E.

Qu'entens-je ! quel discours ! quelle surprise extrême !
Vous le justifier !

M E R O P E.

Qui moi , Seigneur ?

P O L I F O N T E.

Vous-même.

De cet égarement sortirez - vous enfin ?

De votre fils , Madame , est-ce ici l'assassin ?

M E R O P E.

Mon fils de tant de Rois le déplorable reste ;

Mon fils envelopé dans un piège funeste ,

Sous les coups d'un barbare....

I S M E N I E.

O Ciel ! que faites-vous ?

P O L I F O N T E.

Quoi ! vos regards sur lui se tournent sans couroux ?

Vous tremblez à sa vue , & vos yeux s'attendrissent ?

Vous voulez me cacher les pleurs qui les remplissent ?

M E R O P E.

Je ne les cache point ; ils paraissent assez :

La cause en est trop juste , & vous la connaissez ;

P O L I F O N T E.

Pour en tarir la source , il est temps qu'il expire.

Qu'on l'immole , soldats.

M E R O P E s'avancant.

Cruel ! qu'osez-vous dire ?

E G I S T E.

Quoi ! de pitié pour moi tous vos sens sont saisis !

POLIFONTE.

Qu'il meure.

MEROPE.

Il est...

POLIFONTE.

Frappez.

MEROPE *se jettant entre Egiste & les Soldats.*
Barbare ! il est mon fils !

EGISTE.

Moi ! votre fils ?

MEROPE *en l'embrassant.*

Tu l'es, & ce ciel que j'atteste ;

Ce ciel qui t'a formé dans un sein si funeste,
Et qui trop tard, hélas ! a décillé mes yeux,
Te remet dans mes bras pour nous perdre tous deux.

EGISTE.

Quel miracle, grands Dieux ! que je ne puis comprendre.

POLIFONTE.

Une telle imposture a de quoi me surprendre.

Vous, sa mère ? Qui ? vous, qui demandiez sa mort ?

EGISTE.

'Ah ! si je meurs son fils, je rens grâce à mon sort.

MEROPE.

Je suis sa mère. Hélas ! mon amour m'a trahie.

Oui, tu tiens dans tes mains le secret de ma vie :

Tu tiens le fils des Dieux enchaîné devant toi,

L'héritier de Cresfonte, & ton maître, & ton Roi.

Tu peux, si tu le veux, m'accuser d'imposture :

Ce n'est pas aux tyrans à sentir la nature.

Ton cœur nourri de sang n'en peut être frappé.

D ij

Oui, c'est mon fils, te dis-je, au carnage échappé!

P O L I F O N T E.

Que prétendez-vous dire, & sur quelles alarmes ?

E G I S T E.

Va, je me crois son fils; mes preuves sont ses larmes;

Mes sentimens, mon cœur, par la gloire animé,

Mon bras qui t'eût puni s'il n'était désarmé,

P O L I F O N T E.

Ta rage auparavant fera seule punie.

C'est trop.

M É R O P E se jettant à ses genoux.

Commencez donc par m'arracher la vie :

Ayez pitié des pleurs dont mes yeux sont noyés.

Que vous faut-il de plus ? Mérope est à vos pieds :

Mérope les embrasse, & craint votre colère.

A cet effort affreux jugez si je suis mère :

Jugez de mes tourmens; ma détestable erreur

Ce matin de mon fils allait percer le cœur.

Je pleure à vos genoux mon crime involontaire.

Cruel ! vous qui vouliez lui tenir lieu de père,

Qui deviez protéger ses jours infortunés,

Le voilà devant vous, & vous l'assassinez.

Son père est mort, hélas ! par un crime funeste ;

Sauvez le fils : je puis oublier tout le reste :

Sauvez le sang des Dieux, & de vos Souverains ;

Il est seul sans défense, il est entre vos mains.

Qu'il vive, & c'est assez. Heureuse en mes misères,

Lui seul il me rendra mon époux, & ses frères,

Vous voyez avec moi ses aïeux à genoux,

Votre Roi dans les fers,

TRAGÉDIE.

55

E G I S T E.

O Reine, levez-vous,

Et daignez me prouver que Cresfonte est mon père;
 En cessant d'avilir & sa veuve & ma mère.
 Je fais peu de mes droits quelle est la dignité;
 Mais le Ciel m'a fait naître avec trop de fierté,
 Avec un cœur trop haut pour qu'un tyran l'abaisse.
 De mon premier état j'ai bravé la bassesse,
 Et mes yeux du présent ne sont point éblouis.
 Je me sens né des Rois, je me sens votre fils:
 Hercule, ainsi que moi, commença sa carrière;
 Il sentit l'infortune en ouvrant la paupière;
 Et les Dieux l'ont conduit à l'immortalité,
 Pour avoir comme moi vaincu l'adversité.
 S'il m'a transmis son sang j'en aurai le courage.
 Mourir digne de vous, voilà mon héritage.
 Cessez de le prier, cessez de démentir
 Le sang des demi-Dieux dont on me fait sortir.

P O L I F O N T E à M é r o p e.

Eh bien, il faut ici nous expliquer sans feinte.
 Je prens part aux douleurs dont vous êtes atteinte:
 Son courage me plaît; je l'estime, & je crois
 Qu'il mérite en effet d'être du sang des Rois.
 Mais une vérité d'une telle importance
 N'est pas de ces secrets qu'on croit sans évidence.
 Je le prens sous ma garde, il m'est déjà remis;
 Et s'il est né de vous, je l'adopte pour fils.

E G I S T E.

Vous m'adopter?

D iv

M É R O P E ;

M É R O P E .

Hélas !

P O L I F O N T E .

Réglez sa destinée ;

Vous achetez sa mort avec mon hyménée.

La vengeance à ce point a pu vous captiver.

L'amour fera-t-il moins quand il faut le sauver ?

M É R O P E .

Quoi, barbare !

P O L I F O N T E .

Madame, il y va de sa vie :

Votre ame en sa faveur paraît trop attendrie,

Pour vouloir exposer à mes justes rigueurs,

Par d'imprudens refus, l'objet de tant de pleurs :

M É R O P E .

Seigneur, que de son sort il soit du moins le maître :

Daignez . . .

P O L I F O N T E .

C'est votre fils, Madame, ou c'est un traître :

Je dois m'unir à vous pour lui servir d'appui,

Ou je dois me venger & de vous & de lui.

C'est à vous d'ordonner sa grace ou son supplice :

Vous êtes en un mot sa mère ou sa complice.

Choisissez ; mais sachez qu'au sortir de ces lieux

Je ne vous en croirai qu'en présence des Dieux.

Vous, soldats, qu'on le garde ; & vous, quel'on me suive ;

(à Mérope .)

Je vous attens ; voyez si vous voulez qu'il vive :

Déterminez d'un mot mon esprit incertain ;

Confirmez sa naissance en me donnant la main,

Votre seule réponse, ou le sauve, ou l'opprime.
Voilà mon fils, Madame, ou voilà ma victime.
Adieu.

M E R O P E.

Ne m'ôtez pas la douceur de le voir ;
Rendez-le à mon amour, à mon vain désespoir :

P O L I F O N T E.

Vous le verrez au Temple.

E G I S T E que les Soldats emmènent.

O Reine auguste & chère !

O vous que j'ose à peine encor nommer ma mère,
Ne faites rien d'indigne, & de vous, & de moi :
Si je suis votre fils, je fais mourir en Roi.

S C E N E I I I.

M E R O P E *seule.*

CRUELS, vous l'enlevez ; en vain je vous implore :
Je ne l'ai donc revu que pour le perdre encore ?
Pourquoi m'exauciez-vous, ô Dieu trop imploré ?
Pourquoi rendre à mes vœux ce fils tant désiré ?
Vous l'avez arraché d'une terre étrangère,
Victime réservée au bourreau de son père.
Ah ! privez-moi de lui ; cachez ses pas errans ;
Dans le fond des déserts, à l'abri des tyrans.



S C E N E I V .

M E R O P E , N A R B A S , E U R I C L E S .

M E R O P E .

S AIS - T U l'excès d'horreur où je me vois livrée ?

N A R B A S .

Je fais que de mon Roi la perte est assurée ,
Que déjà dans les fers Egiste est retenu ,
Qu'on observe mes pas .

M E R O P E .

C'est moi qui l'ai perdu .

N A R B A S .

Vous !

M E R O P E .

J'ai tout révélé . Mais , Narbas , quelle mère ,
Prête à perdre son fils , peut le voir & se taire ?
J'ai parlé , c'en est fait : & je dois désormais
Réparer ma faiblesse à force de forfaits .

N A R B A S .

Quels forfaits dites-vous ?



SCÈNE V.

MÉROPE, NARBAS, EURICLES;
ISMENIE.

ISMENIE.

V OICI l'heure, Madame,

Qu'il vous faut rassembler les forces de votre ame.

Un vain peuple qui vole après la nouveauté,

Attend votre hyménée avec avidité.

Le Tyran règle tout, il semble qu'il apprête

L'appareil du carnage, & non pas d'une fête.

Par l'or de ce Tyran le Grand-Prêtre inspiré,

A fait parler le Dieu dans son Temple adoré.

Au nom de vos aïeux, & du Dieu qu'il atteste;

Il vient de déclarer cette union funeste.

Polifonte, dit-il, a reçu vos serments;

Messène en est témoin, les Dieux en sont garants.

Le peuple a répondu par des cris d'allégresse;

Et ne soupçonnant pas le chagrin qui vous presse,

Il célèbre à genoux cet hymen plein d'horreur:

Il bénit le Tyran qui vous perce le cœur.

MÉROPE.

Et mes malheurs encor font la publique joie ?

NARBAS.

Pour sauver votre vie quelle funeste voie !

MÉROPE.

C'est un crime effroyable, & déjà tu frémis.

N A R B A S.

Mais c'en est un plus grand de perdre votre fils.

M E R O P E.

Eh bien , le désespoir m'a rendu mon courage.

Courons tous vers le Temple où m'attend mon outrage.

Montrons mon fils au peuple , & plaçons-le à leurs yeux ,

Entre l'autel & moi , sous la garde des Dieux.

Il est né de leur sang , ils prendront sa défense ;

Ils ont assez long-temps trahi son innocence.

De son lâche assassin je peindrai les fureurs ;

L'horreur & la vengeance empliront tous les cœurs.

Tyrans , craignez les cris & les pleurs d'une mère.

On vient. Ah ! je frissonne. Ah ! tout me désespère.

On m'appelle , & mon fils est au bord du cercueil ;

Le Tyran peut encor l'y plonger d'un coup d'œil.

(aux Sacrificateurs.)

Ministres rigoureux du monstre qui m'opprime ;

Vous venez à l'autel entraîner la victime.

O vengeance ! ô tendresse ! ô nature , ô devoir !

Qu'allez-vous ordonner d'un cœur au désespoir ?

Fin du quatrième Acte.



 ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

EGISTE, NARBAS, EURICLES;

NARBAS.

LE Tyran nous retient au palais de la Reine ;
 Et notre destinée est encor incertaine.
 Je tremble pour vous seul. Ah, mon Prince! ah mon fils!
 Souffrez qu'un nom si doux me soit encor permis,
 Ah! vivez. D'un Tyran désarmez la colere ;
 Conservez une tête, hélas! si nécessaire,
 Si long-temps menacée, & qui m'a tant coûté.

EURICLES.

Songez que pour vous seul abaissant sa fierté,
 Mérope de ses pleurs daigne arroser encore
 Les parricides mains d'un Tyran qu'elle abhorre!

EGISTE.

D'un long étonnement à peine revenu,
 Je crois renaître ici dans un monde inconnu.
 Un nouveau sang m'anime, un nouveau jour m'éclaire.
 Qui, moi né de Mérope? & Cresfonte est mon père!
 Son assassin triomphe; il commande, & je fers!
 Je suis le sang d'Hercule, & je suis dans les fers!

N A R B A S.

Plût aux Dieux qu'avec moi le petit-fils d'Alcide
Fût encor inconnu dans les champs de l'Elide !

E G I S T E.

Et quoi ! Tous les malheurs aux humains réservés ;
Faut-il si jeune encor les avoir éprouvés ?
Les ravages, l'exil, la mort, l'ignominie,
Dès ma première aurore ont affligé ma vie.
De déserts en déserts, errant, persécuté,
J'ai languï dans l'opprobre & dans l'obscurité.
Le ciel fait cependant, si parmi tant d'injures
J'ai permis à ma voix d'éclater en murmures,
Malgré l'ambition qui dévorait mon cœur,
J'embrassai les vertus qu'exigeait mon malheur.
Je respectai, j'aimai jusqu'à votre misère,
Je n'aurais point aux Dieux demandé d'autre père.
Ils m'en donnent un autre, & c'est pour m'outrager.
Je suis fils de Cresfonte, & ne puis le venger.
Je retrouve une mère, un Tyran me l'arrache :
Un détestable hymen à ce monstre l'attache :
Je maudis dans vos bras le jour où je suis né :
Je maudis le secours que vous m'avez donné.
Ah ! mon père ! ah ! pourquoi, d'une mère égarée ;
Retenez-vous tantôt la main désespérée ?
Mes malheurs finissaient, mon sort était rempli.

N A R B A S.

Ah ! vous êtes perdu : le Tyran vient ici.

SCÈNE II.

POLIFONTE, EGISTE, NARBAS,
EURICLES, Gardes.

POLIFONTE.

RETIREZ-VOUS *a*) ; & toi dont l'aveugle jeunesse
Inspire une pitié qu'on doit à la faiblesse,
Ton Roi veut bien encor, pour la dernière fois,
Permettre à tes destins de changer à ton choix.
Le présent, l'avenir, & jusqu'à ta naissance,
Tout ton être, en un mot, est dans ma dépendance ;
Je puis au plus haut rang d'un seul mot t'élever,
Te laisser dans les fers, te perdre ou te sauver.
Elevé loin des cours, & sans expérience,
Laisse-moi gouverner ta farouche imprudence.
Croi-moi, n'affecte point, dans ton sort abattu,
Cet orgueil dangereux que tu prens pour vertu.
Si dans un rang obscur le destin t'a fait naître,
Conforme à ton état, sois humble avec ton maître.
Si le hazard heureux t'a fait naître d'un Roi,
Ren-toi digne de l'être, en servant près de moi.
Une Reine en ces lieux te donne un grand exemple ;
Elle a subi mes loix, & marche vers le temple.
Sui ses pas & les miens, vien aux pieds de l'autel ;
Me jurer à genoux un hommage éternel.

a) Narbas & Euricles s'éloignent un peu.

Puisque tu crains les Dieux , atteste leur puissance ;
 Pren-les tous à témoin de ton obéissance.
 La porte des grandeurs est ouverte pour toi.
 Un refus te perdra , choisis , & répon-moi.

E G I S T E .

Tu me vois désarmé , comment puis-je répondre ?
 Tes discours , je l'avoue , ont de quoi me confondre ;
 Mais ren-moi seulement ce glaive que tu crains ,
 Ce fer que ta prudence écarte de mes mains :
 Je répondrai pour lors , & tu pourras connaître ,
 Qui de nous deux , perfide est l'esclave ou le maître ;
 Si c'est à Polifonte à régler mes destins ,
 Et si le fils des Rois punit les assassins.

P O L I F O N T E .

Faible & fier ennemi , ma bonté t'encourage :
 Tu me crois assez grand pour oublier l'outrage ;
 Pour ne m'avilir pas jusqu'à punir en toi
 Un esclave inconnu qui s'attaque à son Roi.
 Eh bien ! cette bonté qui s'indigne & se lasse ;
 Te donne un seul moment pour obtenir ta grace.
 Je t'attens aux autels , & tu peux y venir.
 Vien recevoir la mort , ou jurer d'obéir.
 Gardes , auprès de moi vous pourrez l'introduire ;
 Qu'aucun autre ne sorte , & n'ose le conduire.
 Vous , Narbas , Euricles , je le laisse en vos mains.
 Tremblez , vous répondrez de ses caprices vains.
 Je connais votre haine , & j'en fais l'impuissance ;
 Mais je me fie au moins à votre expérience.
 Qu'il soit né de Mérope , ou qu'il soit votre fils ,
 D'un conseil imprudent sa mort sera le prix.

SCENE

SCÈNE III.

EGISTE, NARBAS, EURICLES.

E G I S T E.

AH ! je n'en recevrai que du sang qui m'anime.
 Hercule, instrui mon bras à me venger du crime :
 Eclaire mon esprit du sein des immortels !
 Polifonte m'appelle aux pieds de tes autels ;
 Et j'y cours.

N A R B A S.

Ah ! mon Prince, êtes-vous las de vivre ?

E U R I C L E S.

Dans ce péril, du moins, si nous pouvions vous suivre !
 Mais laissez-nous le temps d'éveiller un parti,
 Qui tout faible qu'il est n'est point anéanti,
 Souffrez....

E G I S T E.

En d'autre temps mon courage tranquile,
 Au frein de vos leçons ferait souple & docile.
 Je vous croirais tous deux ; mais dans un tel malheur,
 Il ne faut consulter que le ciel & son cœur.
 Qui ne peut se résoudre, aux conseils s'abandonne ;
 Mais le sang des Héros ne croit ici personne.
 Le sort en est jetté... Ciel ! qu'est-ce que je vois ?
 Mérope !

E

S C E N E I V .

MEROPE , EGISTE , NARBAS ;
EURICLES , Suite.

M E R O P E .

⁵
LE Tyran m'ose envoyer vers toi ;
Ne croi pas que je vive après cet hyménée ;
Mais cette honte horrible , où je suis entraînée ;
Je la subis pour toi , je me fais cet effort ;
Fai-toi celui de vivre , & commande à ton sort.
Cher objet des terreurs dont mon ame est atteinte ;
Toi pour qui je connais & la honte & la crainte ,
Fils des Rois & des Dieux , mon fils , il faut servir.
Pour savoir se venger , il faut savoir souffrir.
Je sens que ma faiblesse & t'indigne & t'outrage ;
Je t'en aime encor plus , & je crains davantage.
Mon fils....

E G I S T E .

Osez me suivre.

M E R O P E .

Arrête. Que fais-tu ?

Dieux ! je me plains à vous de son trop de vertu.

E G I S T E .

Voyez-vous en ces lieux le tombeau de mon père ?
Entendez-vous sa voix ? Etes-vous Reine & mère ?
Si vous l'êtes , venez.

M E R O P E.

Il semble que le ciel

T'élève en ce moment au-dessus d'un mortel.
Je respecte mon sang, je vois le sang d'Alcide.
Ah ! parle : rempli-moi de ce Dieu qui te guide.
Il te presse, il t'inspire. O mon fils ! mon cher fils !
Achève, & ren la force à mes faibles esprits.

E G I S T E.

Auriez-vous des amis dans ce Temple funeste ?

M E R O P E.

J'en eus quand j'étais Reine, & peu qui m'en reste ;
Sous un joug étranger baïsse un front abattu ;
Le poids de mes malheurs accable leur vertu.
Polifonte est hai, mais c'est lui qu'on couronne :
On m'aime, & l'on me fuit.

E G I S T E.

Quoi ! tout vous abandonne ?

Ce monstre est à l'autel ?

M E R O P E.

Il m'attend.

E G I S T E.

Ses Soldats

A cet autel horrible accompagnent ses pas ?

M E R O P E.

Non : la porte est livrée à leur troupe cruelle ;
Il est environné de la foule infidelle
Des mêmes courtisans que j'ai vus autrefois
S'empresser à ma suite, & ramper sous mes loix.
Et moi de tous les fiens à l'autel entourée,
De ces lieux à toi seul je peux ouvrir l'entrée.

E ij

E G I S T E.

Seul je vous y suivrai ; j'y trouverai des Dieux,
Qui punissent le meurtre, & qui sont mes aïeux.

M É R O P E.

Ils t'ont trahi quinze ans.

E G I S T E.

Ils m'éprouvaient sans doute ;

M É R O P E.

Eh ! quel est ton dessein ?

E G I S T E.

Marchons, quoi qu'il en coûte ;

Adieu ; tristes amis, vous connaîtrez du moins,
Que le fils de Mérope a mérité vos soins.

(à Narbas en l'embrassant.)

Tu ne rougiras point ; croi-moi, de ton ouvrage ;
Au sang qui m'a formé tu rendras témoignage.

S C È N E V.

NARBAS, EURICLES.

N A R B A S.

Q U E va-t-il faire ? Hélas ! tous mes soins sont trahis ;
Les habiles Tyrans ne sont jamais punis.
J'espérais que du temps la main tardive & sûre
Justifierait les Dieux en vengeant leur injure,
Qu'Égiste reprendrait son Empire usurpé ;
Mais le crime l'emporte, & je meurs détrompé.
Égiste va se perdre à force de courage :

Il défobéira, la mort est son partage.

EURICLES.

Entendez-vous ces cris dans les airs élançés ?

NARBAS.

C'est le signal du crime.

EURICLES.

Écoutez.

NARBAS.

Frémissez.

EURICLES.

Sans doute qu'au moment d'épouser Polifonte,

La Reine en expirant a prévenu sa honte.

Tel était son dessein dans son mortel ennui.

NARBAS.

Ah ! son fils n'est donc plus. Elle eût vécu pour lui.

EURICLES.

Le bruit croît, il redouble, il vient comme un tonnerre,

Qui s'approche en grondant, & qui fond sur la terre.

NARBAS.

J'entens de tous côtés les cris des combattants,

Les sons de la trompette, & les voix des mourants.

Du palais de Mérope on enfonce la porte.

EURICLES.

Ah ! ne voyez-vous pas cette cruelle escorte,

Qui court, qui se dissipe, & qui va loin de nous ?

NARBAS.

Va-t-elle du Tyran servir l'affreux courroux ?

E ij

MÉROPE,
EURICLES.

Autant que mes regards au loin peuvent s'étendre,
On se mêle, on combat.

NARBAS.

Quel sang va-t-on répandre?
De Mérope & du Roi le nom remplit les airs.

EURICLES.

Graces aux immortels, les chemins sont ouverts:
Allons voir à l'instant s'il faut mourir ou vivre.

(Il sort.)

NARBAS.

Allons. D'un pas égal que ne puis-je vous suivre?
O Dieux! rendez la force à ces bras énervés,
Pour le sang de mes Rois autrefois éprouvés:
Que je donne du moins les restes de ma vie.
Hâtons-nous,

SCÈNE VI.

NARBAS, ISMENIE, Peuple.

NARBAS.

QUEL spectacle! Est-ce vous, Isménie?
Sanglante, inanimée, est-ce vous que je vois?

ISMENIE.

Ah! laissez-moi reprendre & la vie & la voix.

N A R B A S.

Mon fils est-il vivant ? Que devient notre Reine ?

I S M E N I E.

De mon faïffissement je reviens avec peine ;
Par les flots de ce peuple entraînée en ces lieux. . .

N A R B A S.

Que fait Egiste ?

I S M E N I E.

Il est... le digne fils des Dieux ;

Egiste ! Il a frappé le coup le plus terrible.
Non , d'Alcide jamais la valeur invincible
N'a d'un exploit si rare étonné les humains.

N A R B A S.

O mon fils ! ô mon Roi , qu'ont élevé mes mains !

I S M E N I E.

La victime était prête , & de fleurs couronnée ;
L'autel étincelait des flambeaux d'hyménée ;
Polifonte , l'œil fixe , & d'un front inhumain ,
Présentait à Mérope une odieuse main ;
Le Prêtre prononçait les paroles sacrées ;
Et la Reine au milieu des femmes éplorées ,
S'avançant tristement , tremblante entre mes bras ;
Au lieu de l'hyménée invoquait le trépas :
Le peuple observait tout dans un profond silence.
Dans l'enceinte sacrée en ce moment s'avance
Un jeune homme , un Héros semblable aux Immortels :
Il court , c'était Egiste , il s'élançe aux autels ;
Il monte , il y saisit d'une main assurée ,
Pour les fêtes des Dieux la hache préparée.

E iv

Les éclairs font moins prompts ; je l'ai vu de mes yeux ;
 Je l'ai vu qui frappait ce monstre audacieux.
 Meurs, Tyran, disait-il ; Dieux, prenez vos victimes,
 Erox, qui de son maître a servi tous les crimes,
 Erox, qui dans son sang voit ce monstre nager,
 Lève une main hardie & pense le venger.
 Egiste se retourne, enflammé de furie ;
 A côté de son maître il le jette sans vie.
 Le Tyran se relève, il blesse le Héros ;
 De leur sang confondu j'ai vu couler les flots ;
 Déjà la garde accourt avec des cris de rage.
 Sa mère.... Ah ! que l'amour inspire de courage
 Quel transport animait ses efforts & ses pas !
 Sa mère.... Elle s'élançe au milieu des soldats.
 C'est mon fils, arrêtez, cessez, troupe inhumaine ;
 C'est mon fils ; déchirez sa mère & votre Reine,
 Ce sein qui l'a nourri, ces flancs qui l'ont porté.
 A ces cris douloureux le peuple est agité.
 Un gros de nos amis, que son danger excite,
 Entre elle & ces soldats vole & se précipite.
 Vous eussiez vû soudain les autels renversés,
 Dans des ruisseaux de sang leurs débris dispersés ;
 Les enfans écrasés dans les bras de leurs mères ;
 Les frères méconnus, immolés par leurs frères ;
 Soldats, Prêtres, amis, l'un sur l'autre expirants,
 On marche, on est porté sur les corps des mourants ;
 On veut fuir, on revient, & la foule pressée,
 D'un bout du Temple à l'autre est vingt fois repoussée.
 De ces flots confondus le flux impétueux
 Roule & dérobe Egiste & la Reine à mes yeux.

Parmi les combattans je vole ensanglantée ;
 J'interroge à grands cris la foule épouvantée.
 Tout ce qu'on me répond redouble mon horreur.
 On s'écrie : il est mort , il tombe , il est vainqueur !
 Je cours , je me consume , & le peuple m'entraîne ;
 Me jette en ce palais , éplorée , incertaine ,
 Au milieu des mourans , des morts & des débris.
 Venez , suivez mes pas , joignez-vous à mes cris.
 Venez : j'ignore encor si la Reine est sauvée ,
 Si de son digne fils la vie est conservée ,
 Si le Tyran n'est plus. Le trouble , la terreur ,
 Tout ce désordre horrible est encor dans mon cœur !

N A R B A S.

Arbitre des humains , divine Providence ,
 Achève ton ouvrage , & soutien l'innocence :
 A nos malheurs passés mesure tes bienfaits.
 O ciel ! conserve Egiste , & que je meure en paix !
 Ah ! parmi ces Soldats ne vois-je point la Reine ?

S C E N E V I I.

M E R O P E , I S M E N I E , N A R B A S ;
 Peuple , Soldats.

(On voit dans le fond du théâtre le corps de Polifone
 couvert d'une robe sanglante.)

M E R O P E.

G U E R R I E R S , Prêtres , amis , citoyens de Messène ;
 Au nom des Dieux vengeurs , peuples , écoutez-moi ;

Je vous le jure encor , Egiste est votre Roi :
 Il a puni le crime , il a vengé son père.
 Celui que vous voyez traîné sur la poussière ;
 C'est un monstre ennemi des Dieux & des humains :
 Dans le sein de Cresfonte il enfonça ses mains.
 Cresfonte mon époux , mon appui , votre maître ,
 Mes deux fils sont tombés sous les coups de ce traître
 Il opprimait Messène : il usurpait mon rang ;
 Il m'offrait une main fumante de mon sang.

(*En courant vers Egiste qui arrive la hache à la main.*)

Celui que vous voyez , vainqueur de Polifonte ,
 C'est le fils de vos Rois , c'est le sang de Cresfonte ;
 C'est le mien c'est le seul qui reste à ma douleur.
 Quels témoins ? voulez-vous plus certains que mon cœur ?
 Regardez ce vieillard , c'est lui dont la prudence
 Aux mains de Polifonte arracha son enfance.
 Les Dieux ont fait le reste.

N A R B A S.

Oui , j'atteste ces Dieux ;
 Que c'est-là votre Roi qui combattait pour eux.

E G I S T E.

Amis , pouvez-vous bien méconnaître une mère ?
 Un fils qu'elle défend , un fils qui venge un père ?
 Un Roi vengeur du crime ?

M E R O P E.

Et si vous en doutez ;
 Reconnaissez mon fils aux coups qu'il a portés ;
 A votre délivrance , à son ame intrépide.

Eh ! quel autre jamais qu'un descendant d'Alcide ,
 Nourri dans la misère , à peine en son printems ,
 Eût pâ venger Messène , & punir les Tyrans ?
 Il soutiendra son peuple , il vengera la terre.
 Ecoutez , le ciel parle ; entendez son tonnerre :
 Sa voix qui se déclare & se joint à mes cris ,
 Sa voix rend témoignage , & dit qu'il est mon fils.

SCENE DERNIERE.

MEROPE , EGISTE , ISMENIE , NARBAS ;
 EURICLES , Peuple.

E U R I C L E S .

AH ! montrez-vous , Madame , à la ville calmée ;
 Du retour de son Roi la nouvelle semée ,
 Volant de bouche en bouche , a changé les esprits.
 Nos amis ont parlé , les cœurs sont attendris :
 Le peuple impatient verse des pleurs de joie ;
 Il adore le Roi que le ciel lui renvoie ;
 Il bénit votre fils , il bénit votre amour ;
 Il consacre à jamais ce redoutable jour.
 Chacun veut contempler son auguste visage ;
 On veut revoir Narbas , on veut vous rendre hommage ;
 Le nom de Polifonte est par-tout abhorré ;
 Celui de votre fils , le vôtre est adoré.
 O Roi ! venez jouir du prix de la victoire ;
 Ce prix est notre amour , il vaut mieux que la gloire ;

Elle n'est point à moi , cette gloire est aux Dieux;
Ainsi que le bonheur la vertu nous vient d'eux.
Allons monter au trône , en y plaçant ma mère ;
Et vous , mon cher Narbas , foyez toujours mon père.

Fin du cinquième & dernier Acte.



2l 5551

ULB Halle

3

004 349 342



5b

Nur

Lesesaal!

7



